

# REVUE DE LA MODE



Le numéro seul, 15 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. COSTUME DE VISITES.

MODÈLES DE LA «VILLE DE PARIS».

2. COSTUME DE VILLE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de visites. — Costume de ville. — Portefeuille pour dessins. — Porte-lettres. — Carré au plumetis. — Bande au point russe. — Bonnet de matin. — Bonnet de jour pour dame âgée. — Cois de dames : Vénitienne, Paola, Marie-Antoinette, Zampa, Séraphine, Régina. — Cois d'hommes : Jeune France, Paixien, Florence, Seymour, Mac-Mahon, Petit Faust, Napolitain. — Manchettes de dames : Simple, Zampa, Jumelle, Florida. — Manchettes d'hommes : Havanaise, Reversible, Diplomate. — Voile de fauteuil en lace et crochet. — Coiffure de dîner (devant et dos). — Trois toilettes d'intérieur et de fantaisie. — Deux toilettes de jeune fille. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Plancha de modes colorées. — Plancha de broderie et de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de visite, en faille; le corsage et les quilles de la jupe



3. PORTEFEUILLE POUR DESSINS.



4. PORTE-LETTRES.

Sur ce jupon tombe une tunique en drap très-fin, de même nuance, garnie dans le bas d'un large faux ourlet de faille verte, dépassant d'un demi-centimètre; piqués dans le bas et le haut du faux ourlet. Derrière se trouve un beau nœud alsacien en large ruban vert. Le corsage, à basques-habit derrière, est croisé devant par deux rangs de boutons en métal argenté à jours. La collerette Médicis et les parements des manches sont en velours vert liséré de faille. Le nœud qui se trouve dans le dos du corsage est en ruban de faille.

3. Portefeuille pour dessins. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Ce modèle n'est pas un simple ouvrage de fantaisie, mais un véritable meuble, qui ne dépare pas le bureau le plus sévère. La monture est en bambou, vernissé noir ou naturel pour le bureau, doré pour le salon.

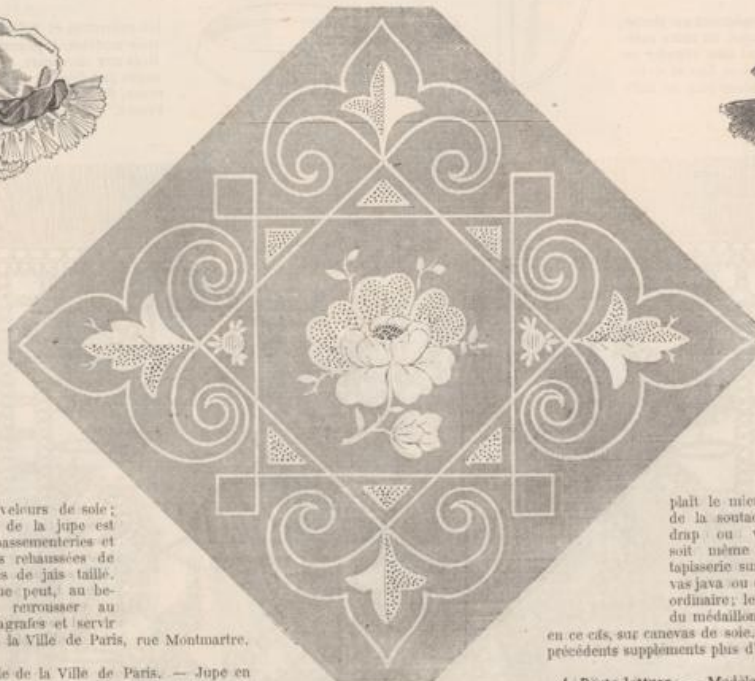
Le travail qui nous incombe consiste à broder les deux côtés du portefeuille; notre modèle s'exécute au point russe sur cachemire, et le bouquet du milieu au passé; mais on peut choisir le genre qui



7. BONNET DE MATIN.

de toilette de ville. — Modèle de la Ville de Paris, rue Montmartre.

2. Costume de ville. — Modèle de la Ville de Paris. — Jupe en faille vert rosé foncé, garnie avec des plissés de faille verte de 30 centimètres de haut, sur lesquels retombe un grand volant en velours vert assorti. Le devant du jupon est garni de quilles en faille et velours.



5. CARRÉ AU PLUMETIS.



8. BONNET DE JOUR POUR DAME AGÉE.

plait le mieux, soit de la soutache sur drap ou velours, soit même de la tapisserie sur canevas java ou canevas ordinaire; le milieu du médaillon serait,

en ce cas, sur canevas de soie. On trouvera dans les dessins de nos précédents suppléments plus d'un motif qui conviendrait à ce travail.

4. Porte-lettres. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Il faut se procurer le cadre de ce délicieux meuble, qui est en bois travaillé et scié à la petite scie. L'encadrement peut aussi se faire en



6. BANDE AU POINT RUSSE.

cuir estampé ou en velours découpé. Nous aurons aussi à broder, pour le haut et le bas de ce porte-lettre, deux motifs sur cachemire ou sur drap, au point russe ou au point à fil lancé.

Il est bien entendu que cette broderie doit être faite en cordonnet de nuances bien heurtées. De quelque couleur que soit le fond, les soies travailleuses doivent être en opposition avec lui, et cependant s'y marier au mieux de l'harmonie des couleurs, science qui doit être étudiée un peu par nos lectrices. Quant au montage, on peut le faire soi-même, si on a pu se procurer les cadres, ou bien s'a-



dresser à la maison qui nous a fourni le modèle. Les poches sont à soufflet, comme celles d'un portefeuille; elles peuvent être en florence vert ou en hasane, à volonté.

**5. Carré au plumetis.** — Il se fait simplement au plumetis et au point de sable. Quant à la grecque ou cadre extérieur, on peut la faire en petit cordonnet bien régulier ou l'exécuter à l'aide d'une petite soutache si fine et si minime, qu'elle ne doit pas remplir beaucoup plus de place que le tracé indiqué sur notre dessin.

**6. Bande au point russe,** à broder sur cachemire ou sur drap. Le point russe n'est autre chose que le point arrière, c'est-à-dire le fil lancé dans la longueur d'un trait. Les nuances à employer sont à la volonté de chaque travailleuse. On pourrait, par exemple, faire les feuillages en plusieurs nuances de vert; les branchages, en feuille morte; les fleurettes, en blanc ou en rose.

**7. Bonnet de matin.** — Le fond mou à la paysanne est assez volumineux; la passe, fort étroite, n'est à proprement parler qu'une espèce de poignet recouvert d'une torsade de rubans de faille rose saumon; de ce poignet s'échappe une garniture de mousseline bordée de dentelle au filet excessivement légère; on peut la border en tulle de Brugs ou en guipure de fil. Par derrière, le bonnet se termine en pointe de fichu retombant gracieusement sur la nuque et accompagnée d'un flot de rubans.

**8. Bonnet de jour, pour dame âgée.** — Il est en tulle noir, en-



9. VÉNITIENNE.



10. PAOLA.



11. MARIE-ANTOINETTE.



12. OLYMPE.



13. RÉGINA.



14. SÉRAPHINE.



15. JEUNE FRANCE.

tièrement recouvert de blonde satinée noire ou de dentelles de Chantilly séparées par des torsades de rubans de faille violet évêque. Deux roses thé, de nuance bien adoucie, font pied à ces torsades. Écharpe de dentelle, qui, en retombant par derrière, garnit le cou et l'accompagne.

**9 à 28. Faux cols et manchettes pour dames et pour hommes.** — Quoique la vogue de la lingerie plate ait un peu diminué, on en porte cependant encore beaucoup, surtout pour les toilettes du matin. Aussi croyons-nous devoir en donner un choix complet.



26. HAVANAIS. 27. REVERSIBLE.



19. PETIT FAUST.



20. MAC-MAHON.



28. DIPLOMATE.



21. NAPOLITAIN.

On monte généralement les cols sur des espèces de chemisettes ou guimpes fort courtes et à plastron.

Quant aux manches plates, elles se mettent même avec les collerettes et fichus de dentelle et de broderie. Les trois modèles, Diplôme, Reversible et Havanaïs, sont destinés aux messieurs. C'est aussi pour leur usage que nous avons fait dessiner les faux cols Mac-Mahon, Parisien, Florence, Seymour, le Petit Faust, le Napolitain et la Jeune France.

**29. Voile de fauteuil,** en crochet et en lacet de fil. Nous avons publié dans notre numéro 107 (18 janvier dernier) les détails de la frange et de l'étoile qui servent à composer ce délicieux voile de fauteuil. A la demande de plusieurs abonnées, nous reproduisons aujourd'hui l'ensemble de l'ouvrage. Est-il besoin d'ajouter qu'on peut l'agrandir indéfiniment en multipliant le nombre des carrés au crochet et des bandes de lacet qui entrent dans sa composition?

**30 31. Coiffure de dîner ou de demi-toilette.** — Cette coiffure est fort originale et fort nouvelle. Elle consiste en bandes de mailles d'acier très-léger qui s'enlacent aux cheveux et retombent en formant collier. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale, à Paris.

**32. Toilette d'intérieur.** — Modèle de la Ville de Paris. — Tunique en cachemire gris perle, bordée tout autour en soie de deux tons de même nuance, mais faisant camaïeu; guipure de laine dans le bas, as-



29. VOILE DE FAUTEUIL EN CROCHET ET EN LACET DE FIL.

sortie à la nuance du cachemire. La tunique est relevée sur le côté par un beau nœud de faille grise; le plissé de l'encolure et le parement de la manche sont également en faille grise très-bien assortie au cachemire. Cette tunique peut se porter sur un jupon de velours noir, ou de faille, ou bien encore sur un jupon de soie bleue.

**33. Toilette de fantaisie.** — Modèle de la Ville de Paris. — Cette toilette se compose d'une tunique en tissu capitonné de soie. Elle ferme devant par deux rangs de boutons de jais de forme pion; le col et les parements sont en velours de soie; le corsage, à l'intérieur, est également doublé en soie. La tunique est relevée de côté par une belle boucle en jais très-fine. Cette tunique peut se porter sur un jupon, comme la gravure l'indique, c'est-à-dire avec plissés de faille et volants en velours, ou bien sur un jupon tout en velours. Nous en donnons les patrons sur notre supplément. Ce costume peut faire, au besoin, costume de visite.

**34. Costume de fillette de dix ans.** — Jupon de cachemire bleu Louise monté dans toute sa hauteur en longs plis plats. Costume en popeline de Lyon gris feutre; la première jupe, aux dents larges et accentuées, est agrémentée de biais de faille bleue et de glands qui se trouvent dans le creux des dents. A la seconde jupe, les dents, beaucoup plus petites, sont également encadrées de biais de faille

30-31. COIFFURE DE DINER. — MODÈLE DE M. PHILIPPE.



bleue. Le large pan, qui forme quille sur le côté, tient au corsage; la petite basque postillon semble se prolonger tout d'un coup et venir tomber jusqu'à la naissance des dents; à cette quille nous retrouvons les mêmes glands qu'à la jupe. Une jolie aumônière de velours bleu s'échappe de la ceinture, qui est également en velours.

**35. Toilette d'intérieur.** — Robe de faille noire. La jupe est garnie, par devant, de deux volants à plis creux espacés, d'inégale hauteur; ces volants sont dominés par

un large ruché au milieu duquel serpente un biais plissé avec nœuds espacés, disposés de place en place.

Les les de derrière sont recouverts de volants plissés montés à tête et espacés les uns des autres.

Le corsage est croisé sur la poitrine et les garnitures sont réservées de faille bleu turquoise; à l'intérieur se trouve une garniture de gaze Dona Maria qui en suit l'ouverture et se prolonge avec elle jusqu'à la ceinture.

**36. Toilette de petite fille de huit ans.**

— Jupon de velours noir trame ou velours anglais bien arrondi; sur ce jupon retombe une robe de taffetas à mille raies. Cette jupe est drapée et relevée à l'aide de macarons en passementerie. Une basquine aux basques taillées, de même velours que la jupe, sert de corsage; mais cette basquine est sans manches. Nous en donnons les patrons sur notre supplément. Les manches sont en étoffe à mille raies, comme la robe; des macarons de passementerie pareils à ceux de la jupe garnissent également le corsage.

PLANCHE COLORIÉE

*Toilette de théâtre.* — Robe de satin marron doré. Le jupon, droit et uni, est recouvert

vent trois rangées de blondes satinées et perlées, posées en guirlande, qui viennent mourir sous les mauds des quilles.

La partie de derrière est beaucoup plus longue; elle est gonflée en ballon, ornée dans le bas de plusieurs rangées de dentelles et voilée de gaze de Chambéry blanche, dont les flots sont retenus par les dentelles.

Une grande écharpe de dentelle noire soutient le pouf de la jupe et fait guirlande sur le devant; cette écharpe se rattache sur le côté par un gros nœud avec agrafe de jais, d'où

d'une seconde et même d'une troisième jupe; cette jupe n'est point gonflée en pouf, mais elle est ornée d'une application d'Angleterre qui entoure le tablier par devant et vient se relever en coquille; un nœud de velours bleu réunit les deux parties de la troisième jupe, qui est fort courte, et semble faire tête au coquille de dentelle.

Le corsage, légèrement décolleté, est taillé aux basques; une sorte de fichu Marie-Antoinette en tulle de soie et en dentelle assortie à la jupe, voile la poitrine et retombe gracieusement sur les épaules; des nœuds et des ruches de velours bleu font tête à la dentelle.

*Toilette de bal et de théâtre.* — Première

jupe de satin blanc, montée à longs plis plats bien creusés et bien accusés. Seconde jupe de taffetas d'Italie couleur feuille de rose, fendue sur les côtés, où elle laisse apercevoir des crevés de satin blanc espacés par de jolis petits nœuds roses; sur le tablier de la jupe se trou-



32. TOILETTE D'INTÉRIEUR.



33. TOILETTE DE FANTAISIE.



so  
ca  
ca  
pa  
fa  
le  
m  
ég  
se  
ca  
qu  
un  
no  
bi  
po

La  
VI  
toi  
d'y  
ca  
fer  
ra  
jai  
co  
so  
le  
es  
en  
re  
be  
fin  
se  
co  
di  
pli  
lar  
bi  
en  
do  
no  
tu

mi  
pl  
ju  
bi  
cri  
pl

Text on the left side of the page, mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side.

Text in the middle section of the page, including a large, faint illustration of a figure or scene.

Text at the top right of the page, partially cut off.

PLAQUE DE BRODERIES ET DE PATRON  
Plaque de broderies et de patrons

Text in the right margin, likely a list of items or prices.

Text in the bottom right section of the page, including a small illustration of a figure.

s'échappent de longs pans ; sur les pans s'appuie une touffe de roses de roi au feuillage léger et mignon. Le corsage est garni d'une draperie de tulle noir encadrée de blondes satinées ; traînasses de roses sur le devant de la poitrine et sur le haut des bras. Chapeau de roses avec aigrette de diamant dans la chevelure, qui est fort relevée en nuque et à racines droites.

ceinture en ruban avec agrafes dorées auxquelles s'attachent l'éventail, le carnet de bal. Dans les cheveux, une couronne ronde beaucoup plus fournie par derrière que par devant et posée de façon à séparer en deux, par derrière, les coques et les boucles de cheveux. Cette couronne accompagne une coiffure très-élevée devant et se continuant assez bas par derrière.

Cette même toilette peut se faire en tulle noir ; elle est aussi charmante. Pour jeunes filles, on emploie le tulle brodé à motifs répétés. On fait les dessous les plus charmants en ce genre, tels que marguerites en soie blanche avec léger feuillage vert, pensées nuancées, bluets et coquelicots disposés en petits bouquets. Les pois, brodés en soie blanche, bleu, mauve, sont très-jolis. Pour qu'il n'y ait pas feuillu et confusion, on fait toute la robe en tulle uni, et le voile seul est en tulle brodé. On relève ce voile avec des écharpes de la nuance de la broderie, et on se coiffe avec des fleurs assorties. En somme, ces légères et gracieuses toilettes sont d'un prix très-abordable ; on peut les faire exécuter chez soi pour une somme modique.

soirée. Malheureusement, je n'ai rien de bien nouveau à dire sur la mode. Les chapeaux ne varient pas, ou plutôt continuent à présenter à l'œil mille aspects divers, et pas un ne ressemble à l'autre ; chaque modiste s'ingénie à varier à l'infini les formes et les garnitures. Le grand art est de savoir justement choisir ce qui convient le mieux à la forme du visage et à l'ensemble de la personne. Hélas ! il faut en convenir, toutes les femmes n'y réussissent pas également. Je doute, par exemple, que le chapeau Lamballe, à grands bords et encadrant le visage comme une auréole, puisse convenir à une figure ronde et pleine, ou la forme Louis XIII à un ovale trop allongé. Je préfère le bord relevé en diadème pour les femmes d'un certain âge auxquelles, en revanche, je ne conseille pas de porter la capote coulissée, s'abaissant sur les cheveux et formant toque. Cette forme convient particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles, et j'avoue, pour mon compte, ma prédilection pour la capote, ornée de touffes de plumes, avec aigrette ou aile placée droite.

Comme tissus, on n'a rien inventé de nouveau, que je sache. Du reste, les étoffes classiques, c'est-à-dire le cachemire ordinaire ou de l'Inde, le petit drap, la popeline d'Irlande unie ou rayée, satin ou velours, la sicilienne, la faille, le taffetas, le velours, sont encore les meilleurs matériaux pour confectionner les plus jolies et les plus seyantes, les plus riches et les plus solides toilettes. Les garnitures varient à l'infini. On porte toujours et plus que jamais des blais, des plissés. J'ai vu un très-joli jupon de soie noire ainsi fait : dans le bas, un volant en biais froncé, haut de 25 centimètres ; au-dessus, un plissé de même hauteur. Les plis, très-serrés et plats, sont fixés à 8 centimètres, puis changent de côté à une distance de 5 centimètres ; enfin, le plissé se termine par une ruche en dentelle de laine. Ce jupon peut se porter avec toute espèce de tunique ; il est très-simple et, si j'ai été bien comprise, d'une exécution très-facile.

La mode des petits fichus berthe, accompagnant l'écharpe en cœur du corsage, et faits en blonde noire ou blanche perlée, est absolument adoptée. C'est, du reste, très-joli. On peut ainsi rajeunir et rafraîchir un corsage un peu fané, donner un air de mode et de jeunesse à une robe trop portée. On entoure ce petit fichu d'une haute fraise en tulle perlé, et on lui donne pour accessoire des bouts de manches, de forme droite, que l'on applique en parement sur des manches plates ou que l'on coud au bord des manches à coude. Le haut de ce parement se garnit d'une jarretière en ruban formée par un nœud sur le devant du bras.

J'ai déjà parlé de cette nouveauté ; mais j'ai voulu insister, parce que j'ai surtout à cœur de donner à mes lectrices tous les petits moyens d'être élégantes sans faire de folles dépenses. Un accessoire bien choisi, quoique sans valeur réelle, suffit pour donner à la femme qui a su s'en parer, un air particulier qui la désigne comme une personne de goût.

Voici un petit renseignement qui s'adresse aux femmes économes et qui aiment à profiter d'une bonne occasion : il reste en magasin, à la maison de l'Union des Indes, 1, rue Auber, deux dolmans en cachemire noir soutaché, l'un de 65 fr., l'autre de 75 ; une polonaise accompagnée du dolman pareil du prix de 245 fr. Ce dernier article peut se dédoubler, c'est-à-dire qu'on vendrait séparément, soit la polonaise coûtant 170 fr. et le dolman 75 fr. Ce sont là des prix de fin de saison bien capables de tenter une femme rai-

PLANCHE DE BRODERIES ET DE PATRONS

Premier côté

Vêtement d'enfant, en soutache.  
Bonnet d'enfant, en broderie ou plumetis.  
Coin de mouchoir en application.  
Dessus de sacbet en guipure Richelieu.  
Chiffres demandés.

Second côté

Corsage sans manches pour fillette de huit ans.  
Tunique de dame.

ERRATUM. — C'est par une erreur d'impression que le dessin 18 de notre dernier numéro porte pour titre « Coiffure de jeune fille. » Ce modèle est destiné à une jeune femme ; nos lectrices, du reste, ont déjà fait d'eux-mêmes sans doute cette rectification.

E. BOUZY.



COURRIER

DE LA MODE

Je ne saurais faire autrement que de parler encore de toilettes de bal, car de tous les côtés mes lectrices m'adressent une foule de questions sur ce sujet. On danse, à ce qu'il paraît, autant en province qu'à Paris, et on danse avec d'autant plus d'entrain qu'on avait été privé longtemps de ce plaisir, si cher à la jeunesse.

On fait cette année des choses charmantes. Le tulle brodé de soie est surtout en grande vogue, et rien n'est charmant comme une robe de tulle garnie de guirlandes brodées et représentant des fleurs multicolores, des guirlandes merveilleuses qui, disposées avec goût sur les jupes de tulle, produisent le plus gracieux effet.

J'ai vu en ce genre une robe de tulle blanc toute bouillonnée dans le bas ; un haut volant de tulle très-froncé se terminait par un ruban de satin blanc, haut de 5 centimètres, passé dans l'ourlet du bas. Ce ruban, qui produit un très-joli effet, a aussi son utilité ; il protège un peu le bas de la traîne et prévient les accrocs néfastes que le piétinement des danseurs peut produire. Sur le grand voile de tulle jeté sur la jupe, une guirlande brodée en soie plate se déroule à plat au bord du voile et va en s'élargissant par derrière jusqu'au milieu de la traîne, sur laquelle elle s'étale, en suivant la queue à 20 centimètres du bord. Cette guirlande représente des roses de toutes nuances, depuis la rose thé jusqu'à la rose roi, avec des feuillages et des boutons de toutes les saines dégradées de vert et de rose. Elle va en s'amointrissant sur le devant, où elle ne forme plus qu'une légère traîne. Le voile est relevé par une écharpe en ruban de satin vert à l'une de ses faces, et rose à l'autre. Le corsage, à ceinture rouge, a pour ornement une légère guirlande s'alongeant et s'élargissant par derrière et sur le devant et diminuant sensiblement aux épaules ; sur les manches, formées de légers bouillonnés, un nœud en satin pareil à l'écharpe ;

La tarlatane ne se porte plus beaucoup et ne convient, en tout cas, qu'aux très-jeunes filles. J'ai vu, cependant, une très-gracieuse robe en tarlatane blanche toute garnie de volants innombrables, l'un plissé, l'autre froncé. Alternant, cette jupe était accompagnée d'un corset de taffetas blanc décolleté carrément, sur lequel était posé un autre petit corsage moins haut, en tarlatane plissée à petits plis. Ce plissé se prolongeait après la taille et formait une basque plissée qui allait rejoindre le premier volant froncé. Une large ceinture rose et bleue à deux faces coupait à la taille ce petit corsage très-original et se prolongeait en cascade de coques et de pans sur le côté gauche. Nœud rose et bleu en forme de pouf Louis XV dans des cheveux blonds.

Cette toilette était portée, jeudi dernier, dans une soirée fort élégante, par une jeune fille de dix-sept ans, qui faisait ce soir-là ses débuts dans le monde, et elle a été fort remarquée malgré son excessive simplicité.

J'aurais voulu donner encore deux ou trois descriptions de ce genre, mais je ne peux pas laisser absorber toute la place réservée à ce courrier par les toilettes de bal et de



34. COSTUME DE FILLETTE DE 10 ANS. 35. TOILETTE D'INTÉRIEUR. 36. COSTUME DE FILLETTE DE 8 ANS.

samblable et prévoyante. Le dolman et la polonaise doivent rester de mode et être longtemps encore la base de tout costume d'hiver.

MARIE DE SAVERNY.

## LETTRES PARISIENNES

VI

M<sup>me</sup> Marie de Saverny à M<sup>me</sup> Laure de B.

Paris, ma chère Laure, est certainement, pour le philosophe et le curieux, le plus vaste champ d'observations qu'il soit donné de parcourir à un esprit chercheur. Paris n'est pas seulement, en effet, une agglomération d'individus, une grande ville, si grande et si belle qu'elle n'a presque pas son égale, c'est encore le foyer de lumière autour duquel viennent s'alimenter, s'échauffer, se raviver toutes les intelligences, toutes les supériorités intellectuelles, dans le bien comme dans le mal. C'est aussi le foyer auquel viennent bruler leurs ailes de gaze fagile tous les papillons imprudents et présomptueux qui se croient de force à vivre dans cette atmosphère embrasée où respirent seuls à l'aise ceux que le ciel créa forts et habiles. C'est le théâtre où se jouent chaque jour des tragédies féroces, des farces ignobles, des drames sublimes dont le dénouement se passe souvent de l'autre côté de l'eau, dans cet édifice imposant qui se nomme le Palais de Justice. Là, chaque jour, se déroulent, pour la plus grande moralisation du public, les pages sanglantes, mystérieuses ou grotesques de la vie parisienne, ou plus tôt de l'envers de la vie parisienne; et l'oisif et le curieux peuvent, s'ils le veulent, employer leur temps de la façon la plus intéressante à suivre les débats de certaines affaires criminelles.

Que de romans inédits, que de drames à grand spectacle se déroulent sous leurs yeux ! S'ils sont d'humeur joyeuse, la police correctionnelle est là avec ses incidents comiques ses témoins fantaisistes; si, au contraire, leur âme éprouve le besoin d'émotions violentes, la cour d'assises leur en fournira autant qu'ils pourront le désirer.

Mais, me diras-tu, Paris ne saurait avoir la présomption d'arçaparer tout. Nous avons aussi en province ce de jolis criminels et de vrais bandits, des escrocs et des intrigants, tout comme la grande ville.

Eh sans doute, ma bonne Laure, je n'essaie pas à nier qu'il ne se trouve à M... comme à Paris d'agréables spécimens de la perversité humaine, je prétends seulement que, pour beaucoup, Paris est l'aimant irrésistible qui les attire, que c'est vers Paris que tend en général l'ambition de tous ceux qui se sentent assez de génie pour travailler en grand et sur une vaste scène; d'où il résulte que Paris doit nécessairement offrir un intérêt plus grand au point de vue où je me place.

Est-ce en province, par exemple, que ce prétendu prince dont les escroqueries ont eu pour dénouement cinq ans de prison et une débrisure impérissable, aurait pu faire 600,000 francs de dettes avec rien? Quel est le bijoutier de province assez confiant pour lui remettre 200,000 francs de diamants sur sa bonne mine, à la simple inspection de sa personne et de son train de vie? Non, certes, et en cela j'approuve fort la prudence des négociants de province. N'est-ce pas un peu l'avidité et l'amour du lucre de certains industriels qui favorisent les escroqueries et font les escrocs? Aussi je pense que le tribunal, qui s'est montré justement sévère pour le coupable, aura trouvé quelques mots énergiques pour blâmer ceux que j'appellerais volontiers ses complices.

Un autre procès bien curieux se déroule ces jours-ci.

Tout comme moi et comme bien d'autres, ma bonne Laure, tu t'étais imaginée que ce malheureux enfant martyr, le fils de ces autres martyrs, Louis XVI et Marie-Antoinette, était mort au Temple. Tu ajoutais foi à l'authenticité des pièces constatant que le corps avait été enterré dans l'ombre et le mystère, mais en présence de témoins qui avaient signé la déclaration; et voilà que toute une peuplade, descendance directe d'un horloger de Delf (Hollande), vient, par l'entremise des tribunaux et la voix de M<sup>re</sup> Jules Favre, assigner le comte de Chambord en restitution des biens, titres et prérogatives résultant de la succession du roi Louis XVI; prétendant que Louis XVII avait survécu jusqu'en 1815, caché sous la modeste enveloppe d'un horloger. Le susdit horloger a été, du reste, magnanime en ce qui concerne sa compétition, car il a abandonné en faveur de la France, qu'il laisse libre de choisir son successeur; ce qui explique suffisamment comment M<sup>re</sup> Jules Favre n'a pas hésité à se charger de cette cause royale.

Comme je ne fais point de politique avec toi, ma chère Laure, j'abandonne ce sujet passablement délicat, en ajoutant simplement que M. le comte de Chambord n'a pas daigné se faire représenter, pour discuter son droit, dans cette étrange affaire, dont le dénouement n'est douteux pour personne.

On continue à danser et même on danse plus que jamais, et je sais par les journaux, par mes amies de province, par toi, ma bien chère, que si Paris a donné le signal, nos grands centres sont entrés résolument dans la carrière.

Ce que tu me racontes de ton dernier bal me charme, mais ne m'étonne pas. Tu es assez grandement organisée pour avoir créé des merveilles, et ton salon de verdure, éclairé mystérieusement par des verres dépolis cachés dans le feuillage, et dans lequel on venait se reposer et causer, en est certainement une. Hélas! que ne puis-je te faire la surprise de tomber chez toi un jour de fête! comme je serais heureuse!

Pourquoi pas, après tout? Je n'aurais que le titre de ma lettre à changer; au lieu d'écrire: *Lettres parisiennes*, je mettrais: *Lettres de province*, et je démontrerais à l'une de mes belles amies d'ici qu'on s'ait être aussi élégant, aussi ingénieux, aussi artiste à M<sup>me</sup> que dans la capitale (style convenu).

Je raconterais combien étaient charmantes M<sup>me</sup> B..., que j'ai vue chez toi l'année dernière; la femme du... qui a de si beaux cheveux dorés et de si grands yeux noirs; M<sup>me</sup> de T..., les filles du... qui n'ont jamais quitté leur mère, et dont la grâce et l'éducation sont si parfaites; en un mot, moi, Parisienne et aimant follement mon Paris, j'aurais assez de bonne foi et d'impartialité pour rendre justice à tout ce que j'aurais admiré de beau, de joli et d'aimable. C'est dire assez que je parlerais beaucoup de la maîtresse de maison... Mais je m'arrête, ma bonne Laure, car je connais ta modestie et ta simplicité. C'est dit, n'est-ce pas? et j'espère que nos absentes ne se plaindront pas trop de cette excursion hors de mes domaines habituels.

Veux-tu, maintenant, savoir des nouvelles du bal donné par le préfet de la Seine? C'était tout simplement charmant. Beaucoup moins de monde qu'à l'Élysée, assez cependant pour qu'à minuit la circulation fût difficile.

Comme au bal présidentiel, les grands fonctionnaires avaient leur salon réservé, où allaient les visiter amis et connaissances. Ces grands personnages et leurs femmes, en brillantes toilettes, daignaient accueillir fort gracieusement ceux qui pouvaient parvenir jusqu'à eux. Quant à la très-modeste amie, un tout petit deuil de conversation l'avait réduite à se vêtir de noir, mais sa toilette a été trouvée assez jolie. Elle se composait d'un par-dessus de satin noir, sur lequel étaient drapés des flots de tulle noir, recouverts d'une voile de tulle perlé de jais, relevé çà et là par des boules de neige. Touffe de boules de neige p sées en pouf très-haut dans les cheveux, entièrement bouclés et retombant en boucles étagées. Me trouves-tu bien ainsi?

D'ici à peu de jours, j'irai voir les *Deux orphelines*, à la Porte-Saint-Martin. C'est un drame très-inécessant, très-bien fait, qui obtient en ce moment un très-grand succès, et dans lequel M<sup>me</sup> Doche a créé un nouveau rôle de grande dame avec la distinction et le charme qui lui sont particuliers. Je te dirai mes impressions quand j'aurai vu, ainsi que mes appréciations sur les *Astucie féminine*, de Cimarosa, qui se donne aux Italiens, quand j'aurai entendu.

Je me fais une fête véritable de ces deux soirées. Je suis restée ce que tu m'as connue, ma chérie, en dépit des années qui ont passé sur nos têtes, une véritable enfant en ce qui concerne le théâtre. Je m'y amuse toujours, pourvu tout fois que la pièce soit honnête et bien écrite.

Quant à la musique, c'est bien autre chose, et je ne rougis pas de dire que rien ne m'arrêtera, même un gros rhume, pour aller entendre un peu de bonne musique. Peut-être n'est-ce pas bien raisonnable pour une grave mère de famille, mais enfin je confesse cette faiblesse.

Je n'oublierai jamais le plaisir que m'a fait, au San Carlo, à Naples, le *Marionio sregitto*, de Cimarosa, chanté, cependant, d'une façon assez médiocre. Le charme de cette musique, spirituellement bouffonne et gaie, d'une verve et d'une inspiration si vraies, orchestrée avec une finesse de détails si remarquable, est inexprimable. Charmant Cimarosa, quel plaisir d'aller écouter les divines broderies dont tu ornas tes phrases musicales, le délicieux fouillis de tes notes demi-voilées duquel se détachent toujours cependant la pensée et la mélodie! Savoir être à la fois tendre, spirituel, comique, et même passionné, n'est-ce pas réunir tout le génie musical? Eh bien, c'est ce que Cimarosa a réalisé. Décidément, il y a dans cet ordre d'idées quelque chose de plus grand qu'un grand artiste: c'est un impresario comme M. Strakosch, qui sait remettre en lumière de tels maîtres et de telles œuvres.

On dit beaucoup de bien de M<sup>me</sup> Brambilla, qui chante la *Astucie féminine*. Du reste, c'est un nom pré estimé. Les Brambilla remplissent depuis longues années l'Italie de la renommée de leur talent.

Brusquement et sans transition je passe du théâtre à l'autel. Je ne vais pas te scandaliser j'espère? Où est le mal? S'amuser honnêtement n'empêche pas d'ouvrir son âme aux pensées de la charité. Je suis décidée à te donner ici le bulletin des œuvres pieuses de Paris, ne serait-ce que pour exciter au bon exemple. Du reste les lettres que j'ai reçues de toute part m'encouragent dans cette voie.

Je viens donc t'annoncer qu'un sermon de charité sera prêché à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle en faveur de

l'œuvre de Saint-Vincent de Paul dont les résultats sont si magnifiques et qui étend ses bienfaits sur le monde entier. Le sermon sera prêché le dimanche 22 février, à trois heures, par M<sup>re</sup> Viard, prédicateur de la station, et jamais la cause du pauvre ne sera plaidée par une voix plus éloquentes, par une charité plus profonde. M<sup>re</sup> Viard est un *apôtre* dans la plus large acception du terme; il a voué sa vie, son très-grand talent d'orateur à deux idées inséparables: le soulagement de la misère et le rachat des dévotés; et toute la chaleur de son âme, de son cœur, toutes les forces de son esprit il les consacre à atteindre ce double but.

A l'issue du sermon une quête sera faite en faveur des familles assistées par la conférence de la paroisse Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

A bientôt, ma chère Laure, mille tendresses de ton affectionnée.

MARIE DE SAVERNY.

## SUR L'ORIGINE DES MIROIRS

Il est probable que ce fut un clair ruisseau qui, tout d'abord, servit de miroir, non-seulement à notre mère Ève, mais encore à ses filles, pendant quelques générations; mais on a tout lieu de supposer que l'on fabriqua des miroirs artificiels aussitôt que l'industrie de l'homme s'appliqua au travail de la pierre et des métaux pouvant être finement polis et pouvant être employés alors à cet usage, si nécessaire aux femmes de tous les pays et de tous les temps, puisque la coquetterie date de la création du monde.

Ce furent les métaux qui, tout d'abord, servirent à confectionner les premiers miroirs; leur origine se perd dans la nuit des temps, car déjà on les trouve cités dans le livre de Job, et l'Exode rapporte que le vase des ablutions fut façonné avec des miroirs que les femmes des Hébreux apportèrent à la porte du tabernacle.

Certains savants prétendent que les miroirs n'étaient pas connus du temps d'Hémère, par la raison que l'illustre poète n'en fait pas mention dans son chapitre de l'immortelle *Illiole*, où il décrit minutieusement la toilette de Vénus; mais ceci, pour d'autres savants, ne semble point une raison concluante, et ils disent, fort justement à mon avis, qu'il eût été trop long de citer tous les ustensiles nécessaires à la toilette de la déesse, comme si elle était une simple mortelle. La mythologie lui interdisant sans doute ce manque de respect pour la mère de l'Amour, fille de Jupiter et déesse de la Beauté.

Les dieux de bonne aventure de l'antiquité, qui prétendaient voir dans des bassins polis ce que leurs trop crédules clients désiraient connaître, ne basaient leur industrie que sur le miroir qui, par le fait, servait de fond à ces bassins; plus tard les Romains firent faire des coupes dans l'intérieur desquelles étaient ménagées des facettes qui reflétaient la figure des baveurs; la première de ces coupes fut offerte par Valerius à l'empereur Probus.

Mais ce ne fut pas seulement dans les coupes que l'opulente cité de Rome porta son goût pour les miroirs; il en fallait partout, toujours, et rien ne semblait trop beau pour être transformé en cet objet de luxe dont les hommes faisaient un aussi grand cas que les femmes; aussi tous les artistes de cette époque se sont-ils successivement appliqués pendant longtemps à façonner et à travailler les miroirs d'une façon merveilleuse. Ainsi Plinius parle d'une émeraude dans la quelle Néron se mirait comme dans une glace; il cite également le miroir d'Agrippine, qui avait été taillé dans un rubis; mais comme il est impossible qu'on ait jamais trouvé ni émeraude ni rubis assez grands pour en faire une glace, il est probable que les pierres fausses avaient déjà été découvertes alors comme elles le sont aujourd'hui.

En dehors de cette excentricité, tous les miroirs des anciens étaient faits avec des métaux: le platine et l'argent surtout, en raison de la couleur blanche qu'ils reflètent; l'or même ne venait qu'après eux, et encore les miroirs qui étaient faits en ce métal servaient-ils bien plus comme objet de luxe, que comme une chose d'utilité usuelle. Ces miroirs étaient cités dans la loi romaine relativement aux partages des successions.

Quant à ceux fabriqués en argent, chacun en avait un pour son service particulier, ce dont se moquaient fort Sénèque et les autres auteurs d'alors, en faisant la critique des habitudes de leur temps; mais cependant, à en juger par les découvertes qui ont été faites dans les fouilles de Pompéi et autres lieux, beaucoup de ce luxe était alors, comme aujourd'hui, souvent bien plus apparent que réel.

Une grande partie de ces jolis miroirs si bien façonnés, qu'on trouve dans les châteaux des maisons, même les plus belles, ne sont point du tout en argent massif, mais seulement recouverts d'une légère feuille plaquée de ce métal, et encore ce métal n'est-il pas lui-même sans alliage au dire des gens de l'art. Il paraît que vouloir briller plus qu'on ne peut, a toujours été un défaut adhérent à notre pauvre nature humaine.



Mais il y a encore une observation très-curieuse à noter dans l'histoire du miroir, c'est que chez les peuplades indigènes de l'Amérique on le trouva parfaitement implanté comme la chose du monde la plus ordinaire et la plus usuelle, quand les Européens envahirent ces contrées après en avoir fait la découverte. Ces miroirs étaient faits, pour la plupart, avec une sorte de lave noire, vitreuse, transparente, ou avec un minéral qu'on appelait la pierre des Lucas, et à laquelle on donnait le poli le plus fin. Ces miroirs étaient d'excellents réflecteurs et influaient milleurs alors, pour remplir l'emploi auquel ils étaient destinés, que les miroirs luxueux que les Grecs et les Romains faisaient confectionner à grands frais par leurs meilleurs artistes. Au Pérou seulement, on en trouva une grande quantité fabriqués en or, mais ils servaient bien plus au culte des autels qu'au service journalier des maisons.

Plusieurs savants ont dit avec assurance à quelle époque les miroirs en verre ont été inventés; mais d'autres savants ont voulu prouver à ceux-ci qu'ils étaient dans l'erreur, cette invention étant d'une date bien antérieure à celle que les premiers indiquaient. Vous comprenez fort bien que je ne chercherai point à me poser comme juge en ce qui concerne ce que je ne puis dire simplement, c'est que ce n'est qu'au treizième siècle seulement qu'on trouve cette industrie mentionnée d'une façon incontestable dans un ouvrage de ce temps-là, ouvrage où l'auteur, après avoir parlé des miroirs en acier, en fer, en marbre poli, paria aussi de miroirs en verre, revêtus d'une lame de plomb par derrière; au quatorzième siècle, il est fait plusieurs fois mention de ces mêmes miroirs par les divers auteurs de cette époque.

Pourtant alors ils étaient excessivement rares en France, puisqu'en leur fit donner un comme présent royal à Anne de Bretagne, femme de Louis XII, qui jusque-là ne s'était encore servie que d'un miroir en or; cette reine en parut si fort ravie, que toutes les dames de sa cour cherchèrent à s'en procurer également, ce qui ne fut pas sans beaucoup de peine, quoique ces miroirs fussent d'une petitesse qui paraissait ridicule aujourd'hui, même à la plus modeste des ouvrières ou des villageoises.

Catherine de Médicis en apporta un en France qui fit sensation par sa dimension, qui n'était pourtant que de la grandeur d'un cadre ordinaire; à son imitation, les grandes dames qui l'entouraient en firent venir de Venise, à grands frais, ce qui stimula si bien notre industrie française, qu'elle fit tous ses efforts pour rivaliser avec cette reine de l'Asiatique, efforts très-louables, mais qui furent vains pendant longtemps, hélas! quoique ce fût en France qu'on réussit à couler des glaces d'une dimension dont on n'avait en encore aucun exemple; mais Venise avait la vogue; or qui a jamais pu lutter contre cette reine ridicule et capricieuse à laquelle on obéit toujours? Aussi ce ne fut que sous le ministère de Colbert que le sieur Frey, ayant obtenu un privilège pour la fabrication des miroirs, se vit contraint de faire venir des ouvriers de Venise pour les mettre à la tête de sa fabrique, espérant de la sorte la voir prospérer, ce qui eut lieu en effet; mais sous le ministère de Louvois, Abraham Evarat ayant démontré qu'il pouvait couler des glaces beaucoup plus grandes que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors, on lui accorda, à son tour, un privilège de trente ans, à la condition qu'il ne ferait point de glaces ayant moins de 44 pouces de hauteur et 30 de largeur. C'est cette manufacture qui fut établie à Saint-Gobain en 1691, et qui, aujourd'hui, fabrique encore les plus belles glaces du monde.

C\*\* DE BASSANVILLE.

## UN CŒUR DE MÈRE

(Suite)

VIII

L'ÉTUDE

Il était à peu près deux heures de l'après-midi quand ils y arrivèrent. M. Crossel fit mettre pied à terre au bout d'une avenue de tilleuls. Bien que marchant avec la plus grande difficulté, il voulut faire à pied ce court trajet. Il craignait que la folle, témoin de l'arrivée, n'en fût impressionnée. Le domestique reçut l'ordre de conduire la voiture et de prévenir Arthur.

Cet arrangement venait d'être pris, et ils allaient s'engager dans l'allée ombreuse, quand le colonel dit :

« Halte! »

Les deux médecins s'arrêtèrent et suivirent la direction de son regard. A leur droite, un étang étendait ses eaux dormantes, et autour s'élevait une large allée plantée de peupliers. Dans cette allée s'avancait M\*\* Garnier. Elle portait une robe de couleur claire, un bonnet garni de rubans bleus couvrait ses cheveux, maintenant parfaitement blancs. A son bras gauche était passé un cerceau, sa main droite tenait un petit fusil de chasse, un de ces jouets dan-

gereux qui font l'envie des garçonnets. Elle marchait les yeux baissés, et elle passa sans les voir à dix pas des visiteurs, qu'une haie d'épines déroba d'ailleurs à ses regards.

— C'est elle, n'est-ce pas? demanda M. Crossel.

— Oui.

— Savez-vous qu'il est très-imprudent de la laisser promener seule en cet endroit?

— C'est un de ses jours de grande promenade, et Arthur ne doit pas être loin, répondit M. Marineteau, dont les yeux erraient autour de lui.

Tout à coup il étendit la main :

— Le voilà, dit-il.

Une petite île se trouvait au milieu du lac. L'herbe y était haute et les arbrisseaux touffus. A demi caché par le tronc feuillu d'un aune, Arthur suivait tous les mouvements de sa mère. Quand il l'eut vue disparaître, il se détourna et il aperçut d'abord le colonel, dont la haute taille dépassait la haie, puis ses deux compagnons. Ils échangèrent un salut. Le petit pont rustique qui communiquait de l'île à la terre ferme se trouvait de l'autre côté, et il lui eût fallu faire un assez long détour. Pour les rejoindre le plus tôt possible, il démarra un petit bateau qui stationnait sur les eaux calmes, y descendit, et, en quelques coups de rames, il fut à l'autre bord. Le malheur qui l'avait frappé avait changé sa physionomie sans le vieillir. Son front était pâle sous ses cheveux blancs, mais toujours sans rides, ses yeux bleus avaient le regard triste, sa voix était devenue grave. Sa tenue était négligée, il avait les cheveux longs et il laissait croître sa barbe épaisse, d'une nuance à peine plus foncée que celle de ses cheveux. Il se montra reconnaissant de la démarche faite par le médecin étranger; mais quand le colonel parla de la probabilité d'une guérison, il hochait mélancoliquement la tête; il avait beaucoup espéré, maintenant n'espérait plus. Il conduisit ses hôtes, par un chemin détourné, dans le pavillon qui était devenu sa demeure. Sur l'invitation de M. Crossel, il compléta, autant que possible, les renseignements qu'il avait donnés; puis, après quelques minutes de conversation, le colonel et le docteur se rendirent à la maison principale. On les introduisit dans le petit salon où se trouvait M\*\* Garnier. Elle les reçut bien, et ne s'occupa que de son beau-frère. Ce dernier la fit parler. Livrée à sa chimérique tendresse pour son fils enfant, il était son unique pensée, son unique souci. Il y avait entre eux un abîme, des méchants empêchaient leur réunion; mais il grandissait, il sortirait de ce collège où on le retenait prisonnier, et alors commencerait pour eux une ère de félicité inaltérable. M. Crossel écoutait attentivement toutes ces divagations et étudiait curieusement cette physionomie, dont la mobilité était extrême. Les observations faites, il fit un signe au colonel; ils la quittèrent et regagnèrent le pavillon. Là, il recommença son interrogatoire. Arthur lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, mais ne put lui donner les motifs du redoublement de fièvre qu'elle éprouvait chaque nuit. A une certaine heure, elle s'enferma dans son appartement et on ne la revoyait que le lendemain matin. Une fois, sa gardienne avait voulu, sur l'ordre d'Arthur, demeurer avec elle. Cette contrariété l'avait jetée dans une telle émotion, dans un tel désespoir, qu'il s'était promis de la laisser entièrement libre de ce côté. Cependant, comme il n'était pas sans quelques craintes, il faisait construire un cabinet dans le corridor et percer une porte dans la cloison de son ancien appartement.

On n'avait pu avancer que lentement à ce travail, qui devait rendre la surveillance nocturne facile sans inquier la pauvre malade, car il fallait profiter de ses heures de promenade et le lui dissimuler. Comme il comptait habiter cet appartement sans qu'elle s'en doutât, il s'était fait ménager une issue secrète, et il proposa au docteur Crossel de visiter les appartements occupés par sa mère. Sa proposition fut acceptée, ils y montèrent par l'escalier dérobé. Ces appartements se composaient d'une chambre assez vaste, à laquelle attenait, d'un côté, un cabinet de toilette occupé par Jeanette; de l'autre, une chambre d'enfant. C'était dans celle-ci que devait ouvrir la porte vitrée du nouveau cabinet. Un paravent, placé contre la cloison et recouvert d'une tapisserie semblable à celle du reste de l'appartement, remplaçait la porte absente, et un meuble était poussé contre M\*\* Garnier, qui ne faisait nulle attention aux choses extérieures, n'y avait pas pris garde. Le docteur fit une visite minutieuse de tous ces appartements. En ouvrant les stores de ses fenêtres et de sa longue expérience, il n'avait d'abord eu qu'une sorte d'inspiration bienveillante; maintenant il sentait son intérêt grandir, et il commençait à mettre dans l'étude de ce cas nouveau qui s'offrait à lui cette ténacité du savant qui cherche à sonder un mystère de la nature. Il ne se prononçait pas, mais il était silencieux et réfléchi. Avant de quitter l'appartement de M\*\* Garnier il se tourna vers le jeune homme, et lui montrant du doigt le paravent replié pour leur livrer passage :

— Ce serait un excellent poste d'observation, dit-il; vers quelle heure votre mère se renferme-t-elle dans cet appartement?

Arthur regarda sa montre.

— Dans une heure et demi elle y sera, répondit-il.

— Dans ce cas, messieurs, nous voyagerons de nuit, et vous le voulez bien, dit le médecin en s'adressant à ses compagnons; sinon vous vous ferez reconduire et je resterai seul. Jusqu'ici j'examine en vain. Dans cette visite mystérieuse, le moyen d'employer me sera peut-être révélé; il faut que je voie par mes yeux.

— Nous attendrons, dirent simultanément les deux hommes.

Ils attendirent en effet, et, à l'heure indiquée, ils retournèrent dans le cabinet neuf. Une ouverture avait été pratiquée dans le paravent à la hauteur d'un homme assis; le docteur Crossel prit une chaise et s'installa à son poste. De là il pouvait voir sans être vu. Les autres se placèrent autour de lui et la bougie fut éteinte. Au bout de quelques minutes d'attente, un fillet lumineux passa par-dessus la porte en face. Bientôt elle s'ouvrit, et M\*\* Garnier parut avec une lumière. Elle ferma la porte à clef derrière elle, et s'avança lentement dans l'appartement. Sa figure était souriante, sa démarche régulière, elle n'avait en ce moment rien d'insensé. Elle plaça le bougeoir sur la cheminée et alluma le feu, en murmurant des paroles qui ne paraissaient que comme un bruit confus aux oreilles des écouteurs. Cela fait, elle alla à une petite table tailladée à coups de canif, chargée d'encre, et sur laquelle étaient rangés avec ordre des livres, des cahiers, des atlas. Elle dérangea comme à plaisir tout cela, elle renversa les livres, feuilleta les cahiers et les atlas sans les refermer, ouvrit un tiroir, y prit des boîtes, leva le couvercle, prépara un compas, tailla un crayon, et, laissant tout cela ainsi, elle s'éloigna de la table, qui présentait l'aspect de celle d'un écolier qui vient d'interrompre son travail pour y revenir sans parler. Arrêtée quelques secondes devant un tableau noir, elle y traça avec de la craie, et d'une main peu assurée, des figures géométriques, puis elle ouvrit un à un les tiroirs d'une commode, et tous les objets qu'ils contenaient passèrent entre ses doigts. Elle déplaça la lingerie, déroula les bas, et tout cela fut jeté pêle mêle et abandonné pour un placard où étaient appendus des vêtements d'enfant et un uniform complet de lycéen. Elle les prit, les secoua, et alla en placer quelques-uns sur une chaise. Elle se parlait toujours à elle-même, mais si indistinctement, que le docteur Crossel avait beau prêter l'oreille, il ne comprenait rien. M\*\* Garnier continuait sa revue sans se presser. Dans une armoire, il y avait des jonets, elle les étala complaisamment et les jeta çà et là dans un désordre étudié. Elle se trouvait près de la cheminée, elle s'assit sur une chaise basse près du feu et jeta autour de la chambre un long regard satisfait. Le désordre était complet. Sur la table, les livres, les cahiers à demi ouverts, les boîtes renversées, une plume imbibée d'encre; sur la table, des figures ébauchées; dans un coin, une balle, un cerceau; dans un autre, un petit canon sur son affût; une pantoufle jetée ici, un soulier là, une chaise couverte de vêtements confondus, sur le bureau un képi bleu au galon d'argent, sur le marbre de la cheminée une casquette. C'était devenu vivant, animé, on eût volontiers cherché des yeux l'habitant de cette chambre. Il venait de la quitter sans doute, mais il allait revenir.

Après du feu, la pauvre femme ne restait pas inactive, elle oscillait doucement les genoux; ses bras, tendus en arc, suivaient le même balancement; et un chant suave et monotone sortit de ses lèvres entrouvertes; elle berçait un enfant. Cela dura un quart d'heure, le chant s'éteignit, elle poussa devant elle une chaise sur laquelle était un livre ouvert, et, mettant un doigt sur ses lèvres, elle garda un silence profond. Puis, se levant tout à coup, elle retourna sur la pointe des pieds vers la table et à écrire, et rétablit rapidement et consciencieusement l'ordre de tous les objets qui la couvraient. En un tour de main, la chambre reprit son air propre et rangé, le docteur croyait assister à une séance de somnambulisme. Revenue à sa place, elle alluma une veilleuse, puis ses bras se levèrent et s'abaissèrent et des gestes faciles à interpréter se succédèrent : on eût dit qu'elle déshabillait quelqu'un. Cela ne dura pas longtemps, elle prit son bougeoir et marcha vers l'alcôve; les rideaux étaient étroits et bien retenus dans leurs embrasses. Grâce à cela, aucun de ses mouvements ne pouvait échapper à celui qui l'observait. Le lit était fait, elle prit l'oreiller, l'arrondit, le replaça et ouvrit les draps. Se courbant, elle attira à elle un cadre placé sous le lit. Comme elle se relevait, la toile qu'il entourait se trouvait en pleine lumière, une gracieuse figure d'adolescent y apparut. Elle la contempla un moment, puis le regarda des draps du lit et remonta les couvertures jusqu'à l'endroit du cou. Puis elle resta debout les mains jointes, les yeux sur ce lit vide, sur cette toile inanimée. De temps en temps, elle se penchait et on entendait le bruit d'un baiser. Tout à coup son corps frissonna, elle se détourna les joues pourpres, le regard ébloui, et se mit à marcher précipitamment dans la chambre en se tordant les bras et en jetant des cris qui n'avaient rien d'humain.

Des coups frappés à la porte firent soudain cesser cette exaltation. C'était sa gardienne qui, en l'entendant, essayait, ainsi qu'elle en avait l'ordre, de changer le cours de ses idées, en appelant ailleurs son attention. Cela réussit. La pauvre folle, saisie d'épouvante, courut au lit, arracha le portrait, le glissa dans sa cachette, et, prenant sa lumière, s'enfuit, en fermant la porte à clef derrière elle.

Arthur ralluma la bougie, et son regard, tout humide de pleurs récents, se fixa inquiet et interrogateur sur le visage impassible du docteur. Le menton appuyé sur sa main, l'œil fixe, il réfléchissait.

— Eh bien! monsieur, demanda enfin Arthur d'une voix mal assurée.

Le vieillard releva la tête. Le colonel et M. Marintean tendirent l'oreille.

— Eureka! je l'ai trouvé, dit-il avec un regard étincelant. Ce moyen réussira-t-il? Je l'ignore, et je ne veux en aucune façon vous bercer d'un espoir chimérique. J'essaierai, c'est tout ce que je puis dire. La veille de mon départ pour le Nord, dans une quinzaine de jours, je reviendrai, et l'épreuve sera tentée. Vous préparerez les voies, en suivant avec la plus sévère exactitude l'ordonnance que je vous laisse. Je désire avoir, au moins tous les deux jours, des nouvelles de votre mère, et suivre dans leur marche progressive les effets du traitement auquel je la soumetts.

Il déchira une page de son calepin, y écrivit avec des pauses quelques lignes, et tendit le papier à Arthur. Le jeune homme le prit, et les précéda dans la cour où leur voiture les attendait, ses lanternes allumées. Ils y montèrent, après avoir serré une dernière fois la main d'Arthur, en disant :

— Bon courage et à bientôt!

## IX

## L'ÉPREUVE

Les quinze jours d'attente s'étaient écoulés, au grand contentement d'Arthur, qui suivait avec une rigoureuse exactitude les prescriptions du docteur Crossel. Ce n'était pas sans un grand déchirement de cœur, car il avait été parfois nécessaire d'employer la violence pour obliger M<sup>me</sup> Garnier à y obéir. Tous les jours, pendant un certain nombre d'heures, il avait fallu la tenir courbée sous le poids d'un travail manuel, presque grossier. Cette fatigue physique avait pour but de ralentir, d'affaiblir le travail moral et de forcer la nature à désirer le repos. A chaque instant du jour, la gardienne, toujours par ordre, lui annonçait le retour prochain de son fils. Et quand elle refusait d'obéir, on la menaçait d'empêcher ce retour.

— Si vous ne travaillez pas, l'enfant restera au collège, lui disait-on.

Et la pauvre femme se meurtrissait de nouveau les doigts aux lourds instruments dont on l'obligeait à se servir, et elle continuait, les pieds gonflés et sans se plaindre, les courses fatigantes qu'elle devait faire. Les premiers jours, elle s'était révoltée, et plus d'une fois le cœur faillit à Arthur. Il avait tenu bon; mais, quand il voyait poindre la résistance, il s'enfuyait, laissant aux exécuteurs de ses volontés des ordres absolus, qu'on exécutait à la lettre. Ce nouveau régime eut d'abord pour résultat de procurer à M<sup>me</sup> Garnier, au lieu du repos irrégulier et fiévreux de ses nuits, quelques instants d'un sommeil réparateur qui améliorèrent sensiblement son état. Ses traits se rassérénèrent, les divagations diminuèrent, les terreurs s'adoucirent. Arthur surveillait de loin et demeurait invisible. Sur la note du docteur, il y avait ces mots : « Ne paraître que le moins souvent possible devant elle. »

Pour ce qui regardait ses habitudes, elles furent, de gré ou de force, modifiées selon les renseignements du régime à suivre; mais, à l'heure de sa visite quotidienne à l'ancien appartement de son fils, elle devenait libre. Cette visite-là devait être soigneusement conservée, et d'ailleurs nulle force humaine n'aurait pu dompter, à cet égard, la volonté de la malade.

Un soir, ne pouvant ouvrir la porte, elle crut qu'on l'avait fermée exprès. Elle se tourna vers sa gardienne avec des traits si bouleversés et un regard si ardent, que la fidèle servante, sincèrement effrayée, se mit à appeler au secours. On arriva, on fit tourner devant elle la clef dans la serrure, et le calme se rétablit.

Le matin même du quinzième jour, le docteur Crossel arriva à la Loge. Il amenait le colonel et M. Marintean; mais il n'avait confié son projet à personne.

Il parut satisfait des résultats obtenus, et alla passer une demi-heure dans la chambre de l'épreuve. Après le diner, il fit une visite à M<sup>me</sup> Garnier et assista à son travail. Il était tard quand il revint au pavillon. Le colonel et M. Marintean, revenus de leur promenade, l'attendaient dans la chambre d'Arthur. Il s'assit, et, sans autre préambule, il dit au jeune homme :

— Coupez votre barbe et rasez-vous.

Arthur obéit sans mot dire. Le docteur suivait avec un étrange intérêt cette très-simple opération. Quand elle fut terminée, il lui ordonna de retirer son habit, son gilet, sa cravate, d'abaisser le rideau de la fenêtre, et il alla prendre un portrait dans un coin. C'était celui qui avait joué un rôle dans la scène précédente, il représentait Arthur à quinze ans. Le médecin tendit le bras, et son regard alla du portrait au jeune homme, puis il se tourna vers le colonel et M. Marintean, comme pour les interroger. Ils devinèrent sa muette question.

— Original et copie se ressemblent maintenant, dirent-ils simultanément.

C'était vrai. Arthur, les cheveux longs, le cou découvert, la figure imberbe, et placé dans un demi-jour, était rajeuni de plusieurs années, et paraissait descendu de la virilité à l'adolescence.

Le docteur avait attendu ce témoignage avec une certaine crainte. Il parut complètement rassuré et emmena le jeune homme. Une demi-heure plus tard, Jeannette venait avertir le colonel et Marintean qu'ils attendaient dans le cabinet d'Arthur. Ils le trouvèrent à son poste d'observation. Quelques paroles furent échangées à voix basse, et les deux vieillards se placèrent, après s'être préalablement ménagé une issue pour leurs regards. Arthur n'était pas là.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

## LES MENUS DE LA SAISON

## FÉVRIER

## POTAGE

Bisque d'écrevisses ou bisque à la normande.

## HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Bouchées aux huîtres.

## ÉLEVÉ

Filet de bœuf braisé madère

## ENTRÉES

Poulets sautés.

Filets de soles à la Orly.

## ROT

Canards sauvages rôtis.

## ENTRÉMENTS

Petits pois à la française (conservé).

Crème au café.

Hors-d'œuvres froids. — Salade. — Dessert.

Bûche à la normande. — Dans cette bisque, les crabes dits pouparats remplacent les écrevisses.

Cuire à l'eau de sel, avec carottes et persil, une trentaine de crabes; après cuisson les égoutter et les laisser refroidir. Les peler ensuite en y mélangeant de la mie de pain tendre et deux ou trois cuillerées de riz creve; détendre la pâte qui en résulte avec du bon bouillon, la passer au tamis, la réchauffer au bain-marie et servir avec des croûtons frits.

— Parfois, on manque, à la campagne, de gâteaux à présenter avec le thé. En pareil cas, voici une bonne recette pour en préparer rapidement.

Gaufrettes salées. — Mélanger 250 grammes de farine à 125 grammes d'eau et 6 grammes de sel; en faire une pâte très-lisse; la laisser reposer une demi-heure, puis l'abaisser à 5 millimètres d'épaisseur, à l'aide d'un rouleau, et la couper ensuite en ronds de 6 centimètres de diamètre. — Ranger ces ronds sur une plaque; les piquer avec une fourchette; passer sur le dessus un pinceau imbibé d'eau; les saupoudrer de sel et les cuire à feu gai, soit au four, soit dans un four de campagne.

LE BARON BRISSE.

## A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette. Nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppie en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

Lèvez de feu!! Froissez au champagne! Valsez, font rage.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous engageons vivement nos lectrices à visiter les nouveautés artistiques de la maison L. Cotte, bijoutier, 159, 160, galerie de Valois, Palais-Royal. — Grand choix d'antiquaires, médaillons, châtelaines Renaissance et autres styles.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.

Il n'est pas de toilette irréprochable sans un jupon ou une tournure de la maison de PLUMENT. Jupons et tournures de cette maison faits selon les exigences de la mode donnent à la croupe des robes le volume suffisant et en grâce incomparable. Il y a des tournures pour toutes les ambitions : de modestes et de volumineuses en crin ou bien en tissus, avec ressorts souples, dociles et solides. Parmi les préférées, nous citerons la *tournure Froufrou*, la *tournure Duchesse*, la *tournure Gabrielle*, composée de gros tuyautés comme les collerettes de ce nom, les unes complètement blanches, et d'autres plus coquettes et garnies de galons de laine bleue ou rouge. Le jupon Froufrou soutient la robe jusqu'au bas, et le jupon Régulateur brevété, modifié au goût du jour, est fort apprécié des femmes économes. Une nouveauté de la saison, c'est le jupon duvet, si chaud et si léger à la fois; nous le recommandons aux femmes délicates comme le meilleur préservatif contre les refroidissements.

Les jupons et tournures de la maison de Plument sont de forme parfaite, on les expédie dans les pays les plus éloignés; nous les signalons encore à l'attention de nos lectrices.

S'adresser rue Vivienne, 33.

Sommaire de la 7<sup>e</sup> livraison (2<sup>e</sup> année) de la *Mosaïque*, parue cette semaine, chez tous les libraires et marchands de journaux, au prix de 15 centimes.

## TEXTE

*Les Ages de l'homme : Dix ans.* — La famille Champorel, par M. Jules Girardin (suite). — *Mustapha*, histoire d'un chien, par Adolphe Destroies. — *Amiens.* — *Les Bijoux des âges primitifs*, par M. S. Blondel.

## GRAVURES

*Les Ages de l'homme : Dix ans; fac-similé d'une gravure de Crispian Van de Passe (fin du XVII<sup>e</sup> siècle).* — *Mustapha* — *Vue d'Amiens*, d'après une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle. — *Les Bijoux des âges primitifs* (trois figures).

## PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> J. P. — Les trois genres ne paraîtront peut-être pas ensemble; mais ils sont inscrits.

M<sup>me</sup> M. L., à E. — Demande inscrite.M<sup>me</sup> M. D. — Demande inscrite.

M<sup>me</sup> Geneviève. — Bonne note est prise de vos observations; il y sera fait droit.

M<sup>lle</sup> E. R. — Nous recommandons de nouveau votre demande au dessinateur qui l'a omise par erreur. Très-prochainement vous serez satisfaite.

M<sup>me</sup> I. M. — Oui, la réponse vous concernait, et bonne note est prise de votre demande. Si la publication dont vous parlez est plus prompte à vous satisfaire, c'est que son chiffre d'abonnées étant beaucoup moins considérable que le nôtre, les demandes sont moins nombreuses.

M<sup>lle</sup> Claire peut compter sur le semé désiré, dans un mois environ; il eût été préférable de donner le nombre de points de la bande tunisienne.

Une abonnée de Valenciennes. — Nous indiquons, autant que possible, la provenance de nos modèles, afin de permettre à nos lectrices de se renseigner directement auprès du fabricant. Nous transmettons votre lettre à M. de P... pour qu'il fasse réponse. Remerciements pour vos félicitations.

Une abonnée de St-Br. — Nous publions souvent des modèles de lingerie; mais ces modèles varient peu durant la même saison, et il serait sans intérêt pour la plupart de nos lectrices d'en recevoir chaque semaine. Nous ne connaissons pas de publication spéciale.

## RÉBUS



## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les romans sont les amusettes des paresseux.

PARIS. — A. BOURBILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.